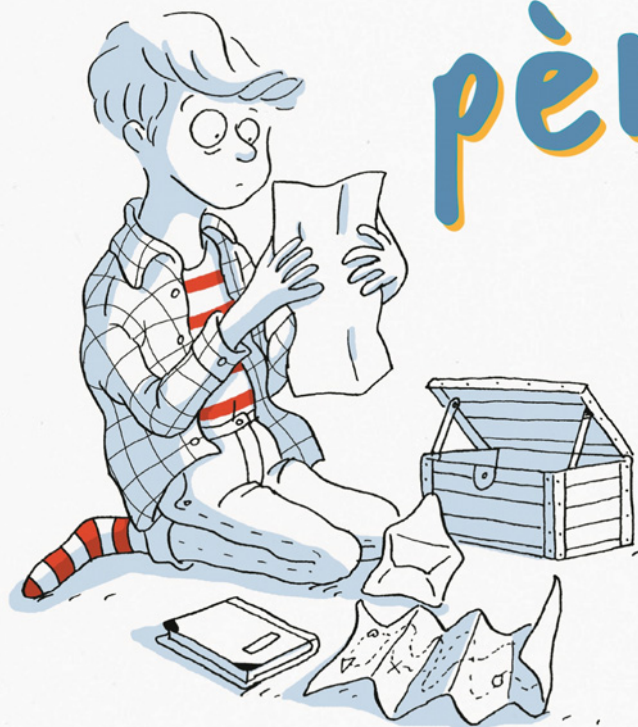


Marie-Aude Murail

Le trésor de mon père



Les mésaventures
d'Emilien
2

Le livre

Revoici Émilien, le héros des années 1980!

Sa mère pense qu'il lui manque «un modèle identificatoire masculin». Un père, quoi. Il n'a même pas une photo de lui. Or ce père inconnu, Martial Pardini, meurt en lui laissant un étrange héritage, un trésor de pièces d'or et d'argent qu'il s'est constitué en fouillant dans la Loire. Oui mais... Émilien doit se montrer le digne héritier de Martial en retrouvant ce trésor que son père lui a caché.

Comment venir à bout d'un jeu de piste avec messages codés, tables tournantes et moulin fantôme? Comment se protéger des escrocs qui veulent dépouiller l'orphelin?

Et surtout, comment devenir chasseur de trésor à 15 ans, sans téléphone portable et sans Google Maps?

L'autrice

Marie-Aude Murail est née au Havre (Seine-Maritime) en 1954. Parisienne, puis Bordelaise, elle vit aujourd'hui à Orléans avec son mari. Ses trois enfants ont grandi, comme ses quelque 90 livres, qui ont traversé les frontières, traduits en 22 langues. Docteur ès Lettres en Sorbonne à 25 ans, elle a reçu la Légion d'Honneur à 50 pour services rendus à la littérature et à l'éducation. Qui n'a pas entendu parler de Nils Hazard, l'étruscologue-détective? Ou d'Émilien, le «Rambo des nurserys», dont on sait à peu près tout depuis *Baby-Sitter Blues*?

Marie-Aude Murail

Le trésor de mon père

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour Michel Michaud qui sait si bien vous dire que
«dans tout tas de cailloux, il y a un trésor»*

Mon oncle du côté de ma mère

Les livres sont très dangereux pour les enfants. Je parle des livres que lisent les parents. Ma mère s'est brusquement aperçue, en refermant son bouquin de psychologie, que son malheureux fils manquait de façon effrayante d'un « modèle identificatoire masculin ». Restons simple : je n'ai même pas une photo de mon père. La légende veut que j'aie son nez – ce qui ne plaide pas en sa faveur. Pour le reste, je dois m'en tenir aux suppositions du style : deux yeux, deux jambes. Et encore ! Depuis quatorze ans que ma mère ne l'a pas revu, il est peut-être devenu borgne ou unijambiste.

– Et tu vis dans un milieu hyperféminisé, réalisa ma mère au petit déjeuner.

– C'est consternant, répliquai-je, tu peux me passer le beurre, s'il te plaît ?

– Si tu fais le compte: Martha Haller, Martine-Marie, sa mère, moi... Rien que des femmes.

– Tu oublies le lévrier de Martha, rectifiai-je, c'est un mâle.

– C'est possible de parler sérieusement deux minutes?

– Hon, mâchonnai-je.

– J'ai pensé que tout de même la famille, ça compte... Dans le fond, j'ai un frère.

Aïe, le modèle identificatoire.

– D'accord, il habite Saintes, ce n'est pas la porte à côté.

– Ce n'est pas le bout du monde non plus, dis-je pour venir au secours de ma mère, parce que j'ai horreur de la voir patauger.

– C'est cinq heures de train, me dit-elle.

– Je vois. Tu t'es renseignée.

Maman rougit un tout petit peu. C'est drôle, parce que c'est les sourcils qui rougissent en premier chez elle, comme chez les bébés qui boivent un biberon trop chaud. (Je suis très calé sur la question des bébés. J'ai été un des baby-sitters les plus demandés de Montigny.)

– C'est les vacances de Pâques, bredouilla maman en triturant le beurre avec un couteau. Saintes, c'est

très joli... Mon frère... D'ailleurs, il n'a pas d'enfants. Je suis sûre que vous vous entendriez... Il joue au tennis... Il a une planche à voile, tout ça...

– Je pourrais avoir le beurre avant que tu en aies fait de l'huile?

Ma mère releva la tête.

– C'est quand même fou ce que tu es mal élevé!

– C'est la faute à mon modèle identificatoire. Il s'est barré trop vite.

Maman soupira :

– Je ne m'en sortirai jamais toute seule.

Elle avait vraiment l'air abattu.

– Tu n'es pas toute seule, dis-je gentiment.

Elle me regarda, étonnée.

– Je suis là, moi.

Je vis les yeux de maman se perdre par la fenêtre. Je ne sais pas à quoi elle pense dans ces moments-là.

– Hou, hou, maman!

Ses yeux reviennent. Elle est presque là.

– Bon, j'irai voir ton frangin, dis-je. Comme ça, je suis casé pour les vacances de Pâques. Ça te va?

Personnellement, cela ne m'arrange pas. À mon âge, on a quand même autre chose à faire que d'aller jouer à la baballe avec son oncle. Et faire de la

planche! Moi qui ai déjà horreur de prendre un bain. En fait, j'ai un boulot monstre pour la rentrée. Les adultes sont curieux, tout de même. Ils veulent qu'on réussisse nos études et, dès qu'on a des vacances, au lieu de nous laisser potasser, ils nous envoient faire du ski nautique ou du parapente. Pour qu'on soit épanouis.

– Parce qu'en plus il faut s'épanouir!

Martine-Marie était assise en face de moi et m'écoutait me plaindre depuis un bon quart d'heure.

– Tu n'es pas épanoui, toi? me demanda-t-elle, d'une petite voix pincée.

Là, je te vois venir, ma vieille. Ce n'est pas parce qu'on doit se marier ensemble quand on sera grands que je *dois* être épanoui maintenant.

– Je m'emmerde, dis-je d'un ton sans appel, et ce n'est pas le parapente, le parachute ou le parapoux qui y changeront quelque chose.

Ni le modèle identificatoire, d'ailleurs.

– Tu t'emm... nuies aussi quand on est ensemble? me demanda Martine-Marie de son air de ne pas y toucher.

– Non, parce qu'on parle, dis-je lâchement.

En fait, cela m'arrive aussi de m'ennuyer avec Martine-Marie. Par moments, j'ai l'impression

qu'on va fêter nos noces de diamant, tellement on se connaît. Martine-Marie est la filleule de maman. On vivra ensemble dans cinq ans. D'abord, on ira dans un studio qui appartient à la mère de Martine-Marie. Elle nous le garde. Tout est prévu, quoi. On veut quatre enfants. Martine-Marie aimerait bien avoir des jumeaux pour «économiser une grossesse». C'est une expression de sa tante, ça.

– Vivement la retraite, dis-je encore. En attendant, je prends le train demain.

– «Bon voyage, monsieur Dumollet!»

– Ça veut dire quoi?

– Que ça me fera des vacances, aussi.

J'ai compris qu'on était repartis pour une engueulade. Je ne sais pas comment on se débrouille mais, presque à chaque fois, au moment de se séparer, on s'engueule. À mon avis, c'est qu'on n'arrive pas à se dire «au revoir». Quand on sera mariés, on ne s'engueulera plus parce qu'on n'aura pas à se quitter à 18h30.

*

Mon oncle s'était déplacé pour me voir le jour de mon un an, et ne s'était pas repointé depuis.

Je n'avais donc pas de lui un souvenir très détaillé. Tout ce que je pouvais supposer, c'est qu'il avait pris un sérieux coup de vieux depuis le jour béni de notre rencontre, puisque, $15 - 1 = 14$, cela faisait quatorze ans de cela.

J'ai donc été surpris de voir un grand jeune homme en jean m'attendant sur le quai de la gare. Il tenait en laisse un superbe berger, comme il nous l'avait indiqué au téléphone.

– Marc ?

– Salut, Émilien ! me lança-t-il comme si l'on s'était quittés la veille. Ça va ? Tu as apporté ta raquette ? Il fait un temps super ici. Tu vas voir, on va s'en donner. J'ai une semaine peinarde. Tiens-toi tranquille, Mazout !

Le berger bondissait autour de nous.

– Il s'appelle Mazout ? dis-je, pour placer quelque chose.

– J'avais pensé à Gazole aussi, ah, ah !

Il avait l'air de trouver ça drôle. J'ai rigolé aussi. Faut pas contrarier la famille. Marc reprit, toujours sur le mode « Y a d'la joie, bonjour, bonjour les hirondelles ! » :

– C'est la Méhari, là, à droite. C'est sympa que tu sois venu. Si tu aimes la planche, tu vas t'éclater

ici. Oups, la valise! Allez, grimpe! Mazout, ici!
Il est con, ce chien!

J'ai soudain compris une chose. Le coup de vieux, c'était moi qui l'avais pris. Mon oncle, m'ayant vu le jour de mon un an, avait dû garder de moi le souvenir d'une personne très juvénile. Vraoum, il démarra.

– Allez, j'écrase la petite vieille. Tut! Tut! Ah, ah!

Un coup d'œil sur son compteur. 90. En ville. Il déconne, ce type.

– Je vais te dire un truc, Marc.

– Ouais?

– Plus je vieillis, moins je me sens immortel.

90, 80, 70.

– Hein?

– Je n'ai pas envie de me péter la gueule en Méhari.

70, 60.

– Ah, ah! Ça ne craint pas. Tu as peur des voitures?

– Non. Des conducteurs.

60, 50. Feu rouge. On se calme.

– Comment va Sylvie? me questionne Marc.

– Sylvie?

– Ben, ta mère. Couché, Mazout.

– Ah? maman. Ça va.

– Toujours pas maquée? Arrête, Mazout!

– Maquée?

– Pas de mec?

Il me tape sur les nerfs. Ce n'est pas possible.

Je réponds :

– Si tu n'as pas reçu de faire-part ce matin, c'est qu'il n'y a encore rien de fait.

– Ah, ah! Mazout, couché!

Lui et son clébard! Je vais en passer un des deux par-dessus bord.

*

– Et voilà ma modeste chaumine, me dit Marc. Après vous, honorable Fils du Ciel.

Il vient de se garer devant une fermette de caractère avec des géraniums dans l'auge à cochons et de la moquette dans l'étable.

– Qu'est-ce que tu en penses? me demande-t-il, l'air de savourer d'avance mon enthousiasme.

– C'est clean. Ça gagne bien dans les plastiques, alors?

Mon oncle n'a pas l'intention de me montrer sa feuille de paye.

Il enchaîne :

– Si tu veux aller en ville, pas de problème, je te file ma mob. Pour aller dans la cambrousse, je te file un vélo. Et si tu veux rentrer tard, je te file une clé. Si tu traînes en boîte, une fille à draguer... tu vois ce que je veux dire ?

Clin d'œil. Je prends mon air de poisson mort.

– Non, dis-je.

Ça ne rate pas. Il engueule son chien :

– Mazout, ici ! Il est con, ce clebs.

Je ne lui dis pas « tel père, tel fils », parce que, avec sa manie de tout me filer, il finirait par me filer une baffe.

– Voilà. Je t'ai tout dit. Sauf pour la planche et le tennis...

– Et le miam miam ?

– Hein ?

– Ça t'arrive de manger, tu sais ? avec un couteau et une fourchette ?

Mon oncle décoince un pâle sourire.

– Je ne passe pas mon temps à faire la cuisine. Il y a le resto et les surgelés. Ça t'ira ?

– Super. C'est le même régime qu'à la maison. J'ai l'habitude des Vivagel. Le mode d'emploi est plus clair que chez Findus. Remarque que, chez Findus, le temps de cuisson est plus court.

– Ah oui?

Ma conversation a l'air de désorienter un peu mon oncle. Mais crac, crac, deux tours de manivelle, et le voilà remonté :

– C'est éclatant, hein? les vacances. Qu'est-ce que tu dirais si on se faisait une toile, ce soir?

– Où est-ce que je peux mettre mes affaires?

– Heu... dans ta chambre, mon vieux. Attends, c'est au deuxième.

Les marches quatre à quatre. Moi, je fais pouf-pouf derrière lui.

– Mais ce n'est pas possible d'avoir le souffle court à ton âge! Tu fais du sport au moins?

Je halète :

– Tennis.

– Extra. On fera un match, tout à l'heure. Une vraie défonce, okay?

– Et un sandwich jambon-beurre, ça se trouve dans ton patelin?

– À la cuisine.

Re-les marches.

– Quand est-ce qu'on te l'installe, ton Escalator? Marc me donne une bourrade.

– C'est l'air des villes qui te met dans cet état?

– La pharmacienne dit que c'est la croissance.

– Ah, ah! Tu fais trop la noce! Dis-moi tout!
Tu as combien de petites amies?

– Et toi?

Apparemment, ce genre de questions est à sens unique. Le sourire est de plus en plus pâle.

– Alors, Mazout, tu arrives?

Je me fais mon mégasandwich. Une baguette coupée sur toute sa longueur, beurrée dessus dessous, avec deux tranches de jambon.

– Tu vas manger tout ça? s'exclame mon oncle.

– Pourquoi? Tu as des problèmes de ravitaillement?

Cette fois-ci, j'ai gagné. Cr... cr... La mécanique est grippée. Marc me regarde manger, songeur. Puis il se fait une tartine de pâté.

*

Mon oncle n'avait en fait qu'une hâte: c'était de pouvoir me flanquer une pile au tennis. Normal, il a plus du double de mon âge. Mais bon, il en rêvait. Pour finir, il a laissé tomber du haut de sa grandeur:

– Tu as un bon coup droit. C'est le revers qui est défaillant.

– Si je ne m'avale pas une barquette de lasagnes

pour mon quatre-heures, il n'y a pas que le revers qui va défaillir.

– Tu n'as pas peur d'engraisser à ce régime ? s'est inquiété mon oncle en regardant son estomac.

– Si c'est de l'humour, il faut le dire.

Marc m'a regardé.

– Tu es plutôt maigre, a-t-il remarqué d'un ton pénétré. Viens, on va se payer un burger.

J'ai pris un double et lui un simple. M'est avis qu'il surveille sa ligne. Marc, c'est le genre réveil en musique qui met « O comme homme » de chez Duchmur après la douche et se fait faire des séances d'UV à son club de gym. Le modèle identificatoire de mes rêves, quoi.

– J'en prends un deuxième, dis-je, la bouche pleine.

– Ah bon ?

J'ai sorti mon portefeuille.

– Je vais payer. Je ne veux pas te mettre dans les frais.

– Tu rigoles, a protesté mon oncle.

À ce moment-là, une photo s'est échappée de mon portefeuille et a atterri aux pieds de Marc. Il l'a attrapée avidement.

– Tiens, tiens, cachottier !

C'était une photo de Martine-Marie sur la plage avec une de ses copines.

– Laquelle est-ce ? m'a demandé Marc, goguenard.

– Les deux. Je ne voulais pas faire de jalouse. Tu me la rends ?

Il n'a pas l'air pressé. Il regarde. Il va trouver la photo à la regarder comme ça.

– Elle est bien roulée, la petite à frange. L'autre est un peu boulotte.

Mais ce n'est pas possible ! Je le tue, ce mec !

– Après, je prends un dessert, dis-je en entamant mon deuxième double.

Marc a les yeux au loin, comme ma mère quand elle pense à autre chose. Autre chose que moi.

– Hou, hou, Marc ! Je prends un dessert !

– J'ai entendu. Commandes-en un pour moi.

Il m'énerve. Je ne suis pas son larbin.

– Tu veux quoi ?

– La même chose que toi.

– Un cookie ?

Mais merde ! il n'écoute pas.

– C'est bien d'avoir 15 ans, dit-il.

Je me rassois, les jambes sciées.

– C'est encore de l'humour ?

Les yeux de Marc ont viré. Du terre de Sienne au noir d'envie.

– Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as! Pas de contraintes, pas de patron, les petites amies, les sorties, la plage, l'amour.

Pincez-moi. Je rêve. Ou c'est lui qui délire.

– Ça se voit que tu n'as pas Potard, cette année, dis-je pour le ramener à la réalité.

– Qui c'est ça, «Potard»?

– C'est mon prof de maths.

Je me bouche le nez pour imiter la voix de Potard, éternellement enrhumé :

– « Gondrôle-surprise, ce matin. Sortez vos gobies. » Figure-toi que, de temps en temps, je passe un peignoir sur mon maillot de bain et je fais un saut au collège.

– Tu crois que je vais te plaindre? Tu te retrouves sur le même banc qu'une de tes petites copines...

– Pour faire un gondrôle-surprise. Je te dis que j'ai Potard, cette année.

Marc secoue la tête.

– Tu n'as pas idée de ce qu'est la vie. Toujours se battre. Même pour les femmes, il faut...

– Un milk-shake avec ton cookie?

– Hein? Heu... oui, oui.

Je me demande si je ne suis pas allé un peu loin. Non seulement la mécanique est grippée, mais elle a même l'air en panne. Ah là là, les modèles identificatoires, de nos jours, ça ne tient plus la route.

– Tiens, mange, dis-je en poussant le cookie vers mon oncle, ça te remontera.

*

Marc voulait absolument que je l'admire sur sa planche, le lendemain.

– Je te jure, tu vas t'éclater, m'a-t-il répété une dizaine de fois.

– On va se cailler. Elle doit être à -15° .

– On va te louer une combinaison au club.

– On loue aussi des brise-glace?

Donc, je me suis retrouvé à grelotter dans ma parka pendant que mon oncle volait sur la crête des vagues. J'ai fait les cent pas le long de la grève. Il faisait un temps sinistre, gris et venteux. Cet imbécile de Mazout clapotait dans la flotte et venait ensuite m'asperger en s'ébrouant à côté de moi. J'ai pensé à l'été, aux vendeurs de beignets, à l'odeur d'huile rance sur le front de mer, à la petite Marie-Cécile qui attend ses parents au poste

des CRS, aux détritits débordant des poubelles, au club Mickey, au podium France-Inter... et j'ai trouvé très sympas cette plage vide, ce ciel noir, ce vent qui me coupait le visage. Je me suis récité du Nerval à mi-voix :

– *« Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie... »*

– Génial! Génial! s'est mis à crier Marc, en courant vers moi. Je te jure, tu devrais t'y mettre.

– Tu as déjà vu le prince d'Aquitaine en planche à voile? lui ai-je demandé, d'un ton de reproche.

– Tu prends froid, s'est inquiété mon oncle. Je saute dans un pull et on va se boire un petit café.

Marc a donc pris un petit café (sans sucre) pendant que je trempais mes deux parts de tarte dans une double ration de chocolat chaud.

– Tu as envie de faire quelque chose maintenant? m'a demandé Marc.

– Un tour de manège.

Marc a regardé sa montre, puis il a dit :

– Mazout, aux pieds!

Mais sans conviction, et il a encore regardé sa montre.

– On n'a qu'à rentrer, a-t-il marmonné, il y a un match à la télé.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Sauveur & Fils, saisons 1, 2, 3, 4 et 5

Malo de Lange (anthologie)

Ma vie a changé

Amour, vampire et loup-garou

Tom Lorient

L'expérienceur (avec Lorris Murail)

Oh, boy !

Maité coiffure

Simple

La fille du docteur Baudoin

Papa et maman sont dans un bateau

Le tueur à la cravate

Trois mille façons de dire je t'aime

Miss Charity (illustré par Philippe Dumas)

De grandes espérances, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

Charles Dickens

La série des Nils Hazard :

Dinky rouge sang

L'assassin est au collège

La dame qui tue

Tête à rap

Scénario catastrophe

Qui veut la peau de Maori Cannell ?

Rendez-vous avec Monsieur X

- © 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche
© 1989, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 1989

ISBN 978-2-211-31116-8